

Tribune libre : à qui l'enfant ?

Autor(en): **Szokoloczy-Grobet, Adrienne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277035>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cette « peur des femmes d'aller trop loin dans leurs revendications », à déraciner ce complexe d'infériorité séculaire selon lequel il faut se faire bien voir par la classe dominante.

L'histoire de cette initiative, je ne vais pas vous la raconter ici : il faut la lire. Celles qui l'ont vécue pas à pas auront du plaisir à retrouver les émotions des années héroïques, encore si proches mais déjà nimbées de légende. Celles qui n'en ont que peu de souvenirs auront tout autant de plaisir à découvrir un morceau vivant de notre histoire toute nouvelle de citoyennes.

Silvia Lempen

Ce livre peut être commandé à l'adresse suivante : « Egalité des droits », case postale 869, 8021 Zurich.

Un do-it-yourself du couple heureux



Les manuels de bricolage nous apprennent comment faire tenir ensemble une étagère et son support de façon à ce que la bibliothèque ne s'effondre pas sous le poids des livres. Jacques Salomé*, lui, nous explique comment faire tenir un couple menacé de rupture sous le poids des ans.

C'est l'histoire symbolique de Jean et Marie, l'histoire du « nous » quand on ne sait plus qui est « je ». En passant de l'amour naissant à l'amour institutionnalisé, on a troqué l'extase contre la sécurité. Cela n'est pas mauvais en soi, au demeurant, si ce n'est que quand on a la sécurité, on regrette l'extase. C'est alors que Jean et Marie vont négocier la durée : découvrir leurs différences au travers des innombrables pièges de la « simple » communication entre un homme et une femme. Les écueils surgissent au détour de chaque mot, voire, dans le cas du dialogue intérieur, de chaque pensée, lorsque « chacun pose à

l'autre (dans sa tête) la question qui le préoccupe et se donne (dans sa tête) la réponse qu'il espère ou qu'il craint ».

Salomé nous met en garde contre nos non-dits, nos projections, l'auto-dévalorisation et son contraire, la dévalorisation ou la survalorisation de l'autre. Et puis, il y a nos demandes qui en cachent d'autres, tout comme nos réponses, d'ailleurs. Les phrases les plus banales peuvent dénoter un message impossible. Marie offre à Jean deux cravates, une rouge et une bleue : « J'ai pensé à toi, ce sont les couleurs que tu aimes », dit-elle. Et le lendemain, à Jean qui arbore la cravate bleue : « Tiens, tu n'as pas mis la rouge ? »

Dans la panoplie communicationnelle, il faut citer également les jeux de compétition (« Tu vois bien que j'avais raison »), de la transformation de l'autre en perpétuel demandeur (« Que veux-tu faire ce soir ? Qu'as-tu envie de manger ? »), ce qui permet de rester « maître » du désir de l'autre — en acquiesçant ou en refusant ; la position inverse est aussi une position dominante, qui est de ne jamais donner prise à

l'autre : ce sont les « on verra, peut-être, c'est pas une mauvaise idée, pourquoi pas » et autres guéridons purement décoratifs de la conversation.

Ce sont là quelques-unes des stratégies que révèle Salomé, parmi bien d'autres qui se télescopent dans notre inconscient.

Outre les illustrations de Karine Bosserdet, des citations en encadrés parsèment l'ouvrage de notes poétiques ou humoristiques, ce qui ne facilite guère la fluidité de la lecture. Mais on ne saurait trop le reprocher à l'auteur puisqu'elles sont, pour la plupart, remarquables de profondeur.

Peut-être est-ce d'ailleurs dans une phrase due à « ma grand-mère » — comme la cite toujours Salomé — qu'il faut trouver la clé de ce livre au fond plein d'espoir : « Dans un couple, peut-être que l'important n'est pas de vouloir rendre l'autre heureux, c'est de se rendre heureux et d'offrir ce bonheur à l'autre ».

Martine Grandjean

* Parle moi... j'ai des choses à te dire, Ed. de l'Homme, Montréal, 1982, 254 pp.

TRIBUNE LIBRE

A qui l'enfant ?

Pour lutter contre la répudiation des épouses qui ne conçoivent que des filles, les gouvernements asiatiques font campagne pour informer les maris que ce sont leurs chromosomes X ou Y qui sont responsables du sexe de leurs bébés. Parallèlement nous apprenons que, selon des chercheurs occidentaux, le moment du coït fécondant, par rapport au jour de l'ovulation de la femme, peut être déterminant pour le sexe de l'enfant, de même que le régime alimentaire suivi par elle pendant les mois précédant la conception.

Je ne franchirai pas le pas qui mènerait à réaffirmer la responsabilité de la mère dans le sexe de l'enfant, car ce ne serait qu'apporter de l'eau au moulin des femmes qui affirment que leur fils ou leur fille sont leur enfant et non celui du couple, qu'il soit stable ou occasionnel. Ce serait, me semble-t-il, conforter ces femmes seules de 35 ans qui décident d'avoir un enfant pour elles.

Je préfère voir la co-responsabilité du couple dans la naissance de l'enfant et souligner l'opportunité du maintien de cette co-responsabilité jusqu'à la majorité de sa progéniture. Ce qui ne signifie pas impérativement cohabitation des géniteurs, bien qu'une famille unie et stable soit, je pense, l'idéal à viser.

Il est en tout cas certain que l'enfant ne souhaite pas être privé de père, qu'il lui faut son père de sang ou un père adoptif ou un substitut paternel, et que l'image qu'il aura du père exercera une influence déterminante sur son propre comportement enfantin et adulte.

Co-responsabilité des parents ne signifie pas non plus possession ou co-possession des enfants. Ceux-ci ne nous appartiennent pas mais nous sont en quelque sorte confiés. Source de soucis, source de contrain-

tes, source surtout de bonheur, ils sont, néanmoins, et eux-mêmes et ce que nous en faisons.

Dans notre civilisation judéo-chrétienne, qui prône l'autorité du père sur l'enfant, l'autorité du mari sur l'épouse, l'idée d'un enfant à respecter paraît souvent saugrenue. Et même celles et ceux qui voudraient abolir les vieux schémas ont de la peine à maîtriser leur propre violence à l'égard de ceux qui sont physiquement plus faibles, intellectuellement moins formés et surtout culturellement nos subordonnés.

La violence faite à l'enfant n'est pas seulement physique. Elle est dans l'imposition de notre volonté, de notre mode de penser, de notre échelle de valeurs. Elle est dans la négation de la personnalité de l'autre, de ses possibilités et desirs d'actions autonomes, de ses aspirations à des responsabilités propres.

Gandhi enseignait qu'il fallait donner des responsabilités concrètes aux enfants dès leur plus jeune âge et qu'un bambin était capable et fier de balayer son coin de case, de trier les cailloux du riz. Et il est certain que, si des civilisations africaines et amérindiennes enseignent le respect des anciens, elles pratiquent, comme allant de soi, le respect des jeunes personnes qu'elles prennent au sérieux et intègrent dans la société.

Ce n'est, et de loin, pas le cas chez nous. Et si les enfants battus ne représentent que la pointe de l'iceberg et l'assujettissement des jeunes, je voudrais relever, qu'après avoir beaucoup parlé des enfants maltraités par leurs parents, on commence à parler des parents battus par leurs enfants. Qui sème la violence la récoltera, cela semble logique. Mais briser le cercle infernal n'est pas facile dans un monde de violence et une société, somme toute, contente d'elle-même, et où ceux qui pensent autrement sont taxés alternativement de névrosés, de réactionnaires ou de raleurs impénitents.

Adrienne Szokoloczy-Grobet